

Las cosas: Entre el delirio de tener y la fuga del ser¹

Things: Stuck between the fever of “having” and the fugaciousness of being

Les choses : Entre le délire d’avoir et la fuite de l’être

As coisas: Entre o delírio que tem o vazamento de ser

Carolina Sierra-Díaz²
Université Bordeaux Montaigne
Bordeaux-Francia

Cómo citar este artículo: Sierra-Díaz, C. (2016). Les choses : Entre le délire d’avoir et la fuite de l’être. *quaest.disput*, 9 (18), 77-88

Recibido: 16/07/2015. Aprobado: 21/08/2015

1 Artículo de reflexión. Temática : Vies de l’homme ordinaire dans la Littérature française contemporaine.

2 M. Sc(c). Contacto: diana.sierra-diaz@etu.u-bordeaux-montaigne.fr.

Resumen

La lectura de *Las Cosas. Una Historia de los años Sesenta* del escritor Francés Georges Perec es un recorrido literario por la vida de una pareja parisina rodeada por una sociedad de consumo en la cual ellos están paradójicamente inmersos. En este artículo estudio la idea de la cotidianidad a partir de un punto de vista sociológico, sustentando que el universo simbólico en el que se encuentran Jérôme y Sylvie es producto de su contexto social. Igualmente sostengo que la cotidianidad a la que la pareja se encuentra enfrentada transforma el sentido que los personajes le dan a sus vidas. Su universo simbólico se centra en los aspectos materiales marcados por las tendencias de la sociedad pudiente de la época, donde la noción de posesión material está ligada a la estabilidad emocional y felicidad plena. La noción de lo cotidiano oscila de un imaginario material compuesto por todos los objetos que la pareja desearía tener, a un universo real vacío y superficial que los protagonistas soportan a diario.

Palabras clave: cosas, cotidiano, hábitos, opinión, ordinario.

Abstract

Reading of *The Things. A story from the sixties'* by French writer Frances Georges Perec, it is a literary tour of the life of a Parisian couple surrounded by a consumeristic society in which they are paradoxically immersed. In this article, the author examines the idea of everydayness from a sociological point of view, claiming that the symbolic universe that Jerome and Sylvie find themselves in is the product of their social context. Also supported, is the idea that the everydayness that the couple find themselves confronted with, transforms the meaning that the characters give to their lives. Their symbolic universe revolves around the material aspects marked by the trends of the well-off society of the time, where the notion of material possessions is bound to emotional stability and total happiness. The notion of everydayness sways from an imaginary material world made up of all the objects that the couple wish to have, to the actual vacuous and superficial reality they have to withstand on a daily basis.

Keywords: everyday, habits, opinions, ordinary things.

Résumé

La lecture des *Choses. Une Histoire des années soixante* de l'écrivain français Georges Perec est un parcours littéraire par la vie d'un couple parisien entouré par une société de la consommation dans laquelle ils sont paradoxalement immergés. Dans cet article j'étudie l'idée de la quotidienneté à partir d'un point de vue sociologique, en soutenant que l'univers symbolique dans lequel se trouvent Jérôme et Sylvie est produit de son contexte social. Je soutiens également que la quotidienneté à laquelle le couple trouve confrontée transforme le sens que les

personnages lui donnent sur leurs vies. Leur univers symbolique se concentre sur les aspects matériels marqués par les tendances de la société riche de l'époque, où la notion de possession matérielle est liée à la stabilité émotionnelle et le bonheur plein. La notion du quotidien oscille d'un imaginaire matériel composé par tous les objets que le couple désirerait avoir, à un univers réel vide et superficiel que les protagonistes supportent quotidiennement.

Mots clés : choses, habitudes, opinión, ordinaire, quotidien.

Resumo

A leitura *Das Coisas, Uma história dos anos setenta* do escritor francês Georges Perec é um recolhido literário pela vida de um casal parisiense rodeado por uma sociedade de consumo na qual eles estão paradoxalmente imersos nela. Neste artigo estuda-se a ideia do cotidiano a partir de um olhar sociológico, sustentado que o universo simbólico nele que encontrassem Jérôme e Sylvie é produto do seu contexto social. Igualmente sustenta-se que a cotidianidade na que o casal encontra-se confrontado, transforma o sentido que as personagens dão à vida deles. Seu universo simbólico centra-se nos aspetos materiais marcados pelas tendências da sociedade afluente da época, onde a noção de possessão material encontra-se ligada à estabilidade emocional e a felicidade plena. A noção do cotidiano oscila de um imaginário material composto por todos os objetos que o casal deseja ter, para um universo real vazio e superficial que os protagonistas enfrentam diariamente.

Palavras chave: coisas, cotidiano, hábitos, opinião, ordinário.

Introduction

Les Choses, est communément présenté comme un œuvre portant un regard sociologique et autobiographique. Dans le champ sociologique, Henri Lefebvre place *Les choses* comme un référent du « lexique idéaliste de signes » (Schilling, 2006, p. 73). Il s'agit du premier roman de Georges Perec. Publié en 1965, il obtient un grand succès auprès du public. Cette même année Perec reçoit le prix Renaudot. D'un point de vue formel, *Les Choses* se compose de deux parties de longueur très inégale, et d'un épilogue. À chacune de ces parties, correspond un lieu bien précis ; Paris pour la première et Sfax pour la seconde. Dans la première partie nous trouvons dix chapitres, alors que dans la seconde partie il n'y a que trois chapitres. L'épilogue compte moins d'une dizaine de pages, et il relate le retour des personnages en France. Le récit est écrit essentiellement au conditionnel, impliquant les notions de possibilité et d'acquisition, ou de situations hypothétiques. Dans le premier chapitre, Perec utilise le conditionnel présent pour la description. Par ce choix, l'auteur montre le désir de luxe et d'accumulation d'objets dont rêvent Jérôme et Sylvie. « *L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette*

grise d'un long corridor.. » (Perec G. , 1989, p. 9). Dans l'épilogue, nous retrouvons le conditionnel, seulement il n'est plus là pour révéler les illusions, mais pour parler de ce qui aurait pu être réel.

Ainsi, Perec va s'attacher à décrire le quotidien ordinaire de Jérôme et Sylvie, les personnages centraux du roman, et l'inscrire au cœur d'une société de consommation. L'auteur se sert de la littérature pour refléter la banalité du monde réel, des objets, des lieux, et les déplacements des personnages dans l'espace urbain. L'œuvre s'ouvre avec l'opulent et magnifique décor d'un appartement de rêve, spacieux, et meublé avec soin. Ainsi de suite s'enchaîne la nomenclature quasi obsessionnelle d'accumulation de différentes choses et des pièces de l'appartement, la chambre, la salle de bain, le bureau, et la vue par la fenêtre. Tous ces objets sont là pour accueillir le couple qui considère que grâce à la présence et la disposition qu'ils pourront faire de ces 'choses', « *La vie, là, serait facile, serait simple* » (Perec, 1965, p. 14). Cependant, cet appartement rêvé n'est pas celui qu'ils habitent; leur situation économique précaire ne leur permet pas d'avoir qu'un appartement de deux-pièces, plutôt étroit, étouffant et sale. Ensuite, Jérôme et Sylvie commencent à mieux gagner leur vie comme psychosociologues. Grâce à l'amélioration de leur situation économique, ils peuvent se passionner pour les vêtements anglais et les objets décoratifs à la mode. Ce changement de statut social nous amènera à nous interroger sur les jugements de goût, et la façon dont l'influence de *L'Express* devient pour eux une sorte d'« *habitus* » de l'apparence pour appartenir à la société bourgeoise des années soixante. Nous reviendrons plus tard sur ce terme.

De ce fait, la description de l'ordinaire dans l'œuvre passe toujours par les aléas économiques et les rêveries des personnages. Passant les trente ans, Jérôme et Sylvie trouvent leur bonheur fragile car les problèmes financiers subsistent. Ils vivent dans la gêne. Ils se retrouvent dans l'insuffisance et la médiocrité à laquelle ils ne parviennent pas à s'arracher, ils ont envie de s'extirper de cette condition matérialiste. Ils trouvent une opportunité pour aller travailler comme professeurs en Tunisie, à Sfax. Malheureusement, le pays ne trouve aucune grâce à leurs yeux, la vie leur paraît vide et dépourvue d'importance. A la fin, le lecteur ne sait pas vraiment s'ils parviennent à satisfaire leur désir, à toucher à leur but, ou si comme dans les expériences antérieures ils auront encore la sensation d'insatisfaction et vide. Des problématiques ressortent de ces premières constatations. On peut ainsi se demander dans quelle mesure la vie ordinaire d'un couple de parisiens inconnus devient-elle importante au niveau sociologique ? Comment les jugements de goût sociétaux interfèrent-ils dans la vie de Jérôme et Sylvie ? En quoi la société a-t-elle des répercussions sur la vie des personnages ? En somme, dans quelle mesure *Les Choses* interroge les rapports entre la littérature et l'ordinaire?

Jérôme et Sylvie forment un couple paradoxal car ils n'habitent que dans le monde des rêveries établi par *l'Express*. L'auteur se sert de ces personnages pour dresser le portrait de la société de consommation de l'époque et pour la remettre en cause. Toutefois, nous verrons qu'ils forment un couple vulnérable étant donné que l'impossibilité d'aboutir à leur rêve et de vivre dans cette société espérée les conduira à la frustration et au malaise. Finalement, Jérôme et Sylvie pensent trouver la Tunisie comme une façon de s'échapper et de « repartir à zéro ». Cependant les objets de ce pays ne leur sont pas aussi familiers que ceux en France. Les points de repère disparaissent, ils n'ont plus ni leur jeunesse ni leur liberté.

1. Mode de vie a l'express : l'ordinaire des années soixante

*Ils aimaient les images, pour peu qu'elles soient belles,
qu'elles les entraînent, les ravissent, les fascinent.*
(Perec G., 1989, p. 52)

En 1965, *Les Choses* est reçu comme un roman sociologique. Dans un style simple, Perec décrit les préoccupations et les gestes quotidiens d'un couple en s'attachant à explorer l'ordinaire, « ce que l'on ne regarde jamais parce que l'on y est trop habitué ». (Schneider Bercovitz, 1991, p. 9) L'auteur énumère les espaces, les objets, les pratiques ordinaires de Jérôme et Sylvie, et les mêle avec des éléments de sa propre vie ; nous le constatons avec quelques thèmes similaires comme la psychosociologie et le séjour en Tunisie. Toutefois Perec cherche à aller au-delà, son projet consiste à déchiffrer l'infra-ordinaire de ce couple; ce qu'il y a en profondeur. Dans cette perspective, nous remarquons que l'ordinaire de ce couple est représenté en trois axes : l'appartement idéal, l'influence de *L'Express* sur leur jugement de goût, et finalement leurs interminables rêveries.

D'une part l'appartement est un élément clé dans le roman de Perec, c'est le point de départ et le premier espace évoqué. Comme nous l'avons mentionné antérieurement, il s'agit d'un appartement vaste et confortable, soigneusement meublé et décoré. Prenons quelques exemples : « *Les murs seraient des placards dont les ferrures de cuivre luiraient* » (Perec G., 1965, p. 9), « *un gros divan* » (Perec G., 1965, p. 9), « *un gran lit anglais* » (Perec G., 1965, p. 11). Le narrateur se montre anxieux de la présentation des objets, « l'œil » parcourt l'appartement comme s'il était désincorporé, comme si le seul œil constituerait déjà un être pensant. Ces premières pages incitent à l'imagination d'un logement admirable, grâce aux objets qu'on y trouve. L'espace est également un autre détail qui révélera l'harmonie accueillante de l'endroit : « *Et les grandes zones d'ombres où brilleraient toutes les choses, le bois poli, la soie lourde et riche... elle serait havre de paix, terre de bonheur* » (Perec G., 1965, p. 11) L'accumulation précise d'espace, de décoration et d'objets amènera les personnages à expérimenter un certain bien-être. Autrement dit, la posses-

sion de ces objets représentera pour eux le bonheur et la satisfaction : « *La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie trouveraient une solution naturelle* » (Perec G. , 1965, p. 13). La sensation de confort et d'équilibre est une notion directement produite par la possession matérielle qui est en quelque sorte le regard Perécien sur le monde et sur la société de son temps.

D'autre part nous avons l'influence de *l'Express*, qui sera presque un code sacré, le guide qui spécifiera les goûts de ce couple et leur groupe d'amies : « *Ils étaient vêtus, en gros, de la même façon, fait pour le prix de Madame Express, et par contre-coup de son époux. D'ailleurs, ils devaient beaucoup à ça couple modèle.* » (Perec G. , 1965, p. 39) Il est paradoxal de connaître en détail les goûts de ce couple et de ne savoir que leur prénoms. Voilà déjà un autre enjeu de l'œuvre : l'ordinaire se dévoile dans sa matérialité, les descriptions les plus détaillées portent sur les objets, alors que les personnages sont peu décrits. Nous pourrions affirmer que, puisque les jugements de goût ne concernent que les objets, la critique sociale de Perec s'oriente vers la sacralisation des *choses*, qui tendraient à effacer et à remplacer les êtres humains. En effet, les jugements matérialistes dépassent l'individualité du couple ; leur goût est manipulé par *l'Express*. En ce qui concerne le goût, Pierre Bourdieu le juge paradoxal, parce qu'il nous permet de faire et produire des différences, mais nous rendre justiciable à la fois. Les jugements de goût sont une sorte de pratique réflexive, nous ne pouvons pas juger dans un domaine sans être justiciable de jugement. Madame *L'Express* et son mari indiquent aux lecteurs les éléments qu'ils placent dans la catégorie du 'bon goût'. Ainsi, ceux qui suivent le magazine trouveront que Madame *L'Express* et son mari sont de 'bon goût', en revanche, ceux qui ne suivent pas ces standards seront probablement considérés comme des personnes de mauvais goût. « *Nos jugements de goût nous jugent* »,³ affirme Bourdieu.

Les rêveries se manifestent face à l'impossibilité de parvenir aux standards élevés de *l'Express*. « *Leurs premières incursions dans cet univers des magasins de luxe qui n'allait plus tarder à devenir leur Terre Promise, furent, de ce point de vue, révélatrices.* » (Perec G. , 1965, p. 23) Cette incursion déclenche l'imagination de Jérôme et Sylvie, qui dès ce moment – là vivent une double vie : une vie extérieure -fantastique -celle de leur rêveries, et une vie infra-ordinaire celle du manque. L'argent leur ouvre la porte au monde captivant de la mode : « *Ils se plongèrent avec ravissement dans la mode anglaise* » (Perec G. , 1965, p. 32) « *Ils changeaient, ils devenaient autres* » (Perec G. , 1965, p. 33). « *Ils faisaient attention à la manière dont les autres étaient habillés* » (Perec G. , 1965, p. 34). Le jugement de goût de

3 Bourdieu, Pierre. *Les jugements de goût*. http://www.dailymotion.com/video/x31ksa_bourdieu-les-jugements-de-gout_news

L'Express, est maintenant le leur. Ils jugent les autres personnes, ils deviennent à présent des copies éphémères de Madame *L'Express* et de son mari. « *L'immensité de leur désirs les paralysait* » (Perec G., 1965, p. 21) « *L'Express leur offrait tous les signes du confort : les gros peignoirs du bain, les démystifications brillantes, les plages à la mode, la cuisine exotique..* » « *Ils rêvaient, à mi-voix, de divans de Chesterfield. L'express y rêvait avec eux.* » (Perec G., 1965, p. 42) « *De toutes ces choses, ils étaient sûrs, l'Express avait parlé ou allait parler.* » (Perec G., 1965, p. 42). Nous pouvons dire, pour ce couple *L'Express* est devenu la représentation la plus importante de leur monde, ils y habitent, plongés entre les magazines et les objets. L'ordinaire des années soixante se résume dans *L'Express*, qui reflète leurs désirs de jeunes cadres, et désigne les signes de confort qu'ils doivent posséder.

2. Les symptômes ordinaires d'un malaise social

« *Ainsi rêvaient-ils, les imbéciles heureux : d'héritages,
des gros lots, de tiercé... C'était un désir fou, maladif, la fortune
devenait leur opium.* »
(Perec G., 1965, p. 89)

Dans la première partie nous avons observé comment les héros du roman de Perec sont fascinés, hypnotisés et endoctrinés par les images publicitaires, surtout celles de *L'express*. Perec écrit : « *ils étaient donc de leur temps. Ils étaient bien dans leur peau* ». Ils aiment bien les promenades dans Paris, les petits restaurants. Ils ont d'autres amis enquêteurs comme eux ; ils forment un groupe homogène bien soudé. Cependant, Jérôme et Sylvie ne font pas que rêver d'appartenir à cette société. En réalité, il leur faut souvent marchander ; tous ces biens offerts leur prouvent qu'ils sont toujours un peu trop bas dans l'échelle sociale. Cela deviendra une frustration car leur ordinaire misérable ne se retrouve pas et ne se reflète pas dans l'autre ordinaire, un ordinaire superficiel recréé par des images. L'absence d'objets sera chaque fois plus visible à leurs yeux, donc ce manque suscitera une sensation d'étouffement, d'instabilité et de gêne.

Perec oppose l'ordinaire composé d'images et d'objets, à un *infra-ordinaire* vécu par Jérôme et Sylvie. « *Il n'existait pas de situation plus inconfortable. Ils n'avaient ce qu'ils méritaient d'avoir... C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre.* » (Perec G., 1965, p. 17) ils souffrent dans cet *infra-ordinaire*. L'auteur nous montre le paradoxe entre l'avoir-ordinaire et le manque- *infra-ordinaire*. Les personnages ne s'identifient pas à leur classe sociale, ils pensent appartenir plutôt à la société matérialiste des images. Jusqu'à quel point pourront-ils continuer à vivre dans l'ordinaire de leur société ? Comment Perec se sert de la littérature pour nous montrer l'*infra-ordinaire* ? Dans quelle mesure la frustration de Jérôme et Sylvie devient-elle une critique de la société de leur temps ? La fiction de Perec nous

montre que dans la société qu'il décrit, l'individu est orienté vers l'acquisition d'objets, grâce auxquels le bonheur sera possible. « *Ils succombaient aux signes de la richesse ; ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie.* » (Perec G., 1965, p. 23) En révélant comment la quête esthétique fait partie de l'inspiration, Perec, dans son ouvrage, va s'appuyer sur l'analyse du sociologue Pierre Bourdieu. Le goût désigne la position (Bourdieu, 1979) (De Certeau, 1990) (Perec G., 1989) sociale de l'individu. À partir des chapitres quatre et cinq le lecteur est le témoin de la pression que met le jugement de goût de la société sur Jérôme et Sylvie.

A Paris, ce couple ne parvient pas à matérialiser leur désir d'idolâtrie aux objets. Leur individualité et leur caractère sont moins importants que ce qu'ils représentent. Leur réalité immédiate les rappelle amèrement leur insatisfaction matérialiste : « *Ils vivaient dans un appartement minuscule...la maison était vieille, les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, suintants d'humidité, imprégnés de fumées grasses* » (Perec G., 1965, p. 17). Bourdieu affirme que le goût est un aspect très paradoxal, qui nous permet de faire et produire des différences. « *Nos jugements de goût nous jugent* »⁴. Avec *Les Choses*, Perec démontre la contrariété de ce couple et la sévérité de leur propre jugement du goût sur eux-mêmes. Il est de plus en plus pénible pour eux de supporter l'irréconciliable poids de leur goût et leur vie réel. En terme bourdieusien, ils sont devenus 'justiciable, de jugement-préférence' : « *Ils se sentaient enfermés, pris au piège, faits comme des rats. Ils ne pouvaient s'y résigner* » (Perec G., 1965, p. 60). Perec nous montre un tableau de cette société qui reste désireuse. Perec se moque bien de ces personnages en annonçant « *Leur plaisir était cérébral* » (Perec G., 1965, p. 23). L'auteur fait une critique constante du système qui manipule la société, il nous décrit un couple qui habite toujours dans le désir d'avoir. Il est difficile pour eux de trouver du sens à la vie, si leurs désirs et leur manque restent encore en conflit.

Nous reprenons l'idée de 'jugements de goût' pour examiner l'évolution de ce couple vers la consommation. Le premier repère est le travail des sondages-express, ou des enquêtes-minute. Ils quittent les travaux « *réservés aux étudiants* » comme les baby-sittings ou la distribution de prospectus, pour faire un travail un peu plus prestigieux dans l'échelle sociale. Ils sont par la suite devenus psychosociologues, ce qui leur permet d'accéder aux goûts des gens. Voilà un enjeu *paradoxe – existentiel* que Perec exprime dans son roman ; la contradiction demeure dans le fait qu'en tant que psychosociologues ils sont très bons pour analyser et interpréter les réponses des autres, mais leur expérience comme psycho-sociologues ne leur permet pas de réfléchir à la façon dont ces études de motivation ont un impact dans leur vie. Ils ne se demandent pas si ce qu'ils lisent dans *L'Express* peut être aussi le résultat d'études de motivation fait par d'autres Jérômes et Sylvies qui également rêvent de devenir riches :

4 Bourdieu, Pierre. *Le jugement de goût*.

Il leur fallut longtemps pour s'apercevoir que les fonctions les plus banales de la vie de tous les jours – dormir, manger, lire, bavarder, se laver- exigeaient chacune un espace spécifique, dont l'absence notoire commença dès lors à se faire sentir (Perec G. , 1965, p. 18)

Nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle le temps qu'il leur a fallu pour se rendre compte du manque d'espace dans leur appartement, est directement lié à l'acquisition d'expérience pour devenir psychosociologues, et en même temps juges de goût. Ainsi, plus ils ont d'expérience dans le champ des enquêtes de motivation, plus il y a de frustration et d'insatisfaction dans leur vie :

L'économique, parfois, les dévorait tout entiers. Ils ne cessaient pas d'y penser. Leur vie affective même, dans une large mesure, en dépendait étroitement... Entre eux, se dressait l'argent. C'était un mur une espèce de butoir qu'ils venaient heurter à chaque instant. (Perec G. , 1965, p. 67)

L'aspect économique aveugle leur sentiments, il devient un des symptômes ordinaires du malaise social des années soixante. Jérôme et Sylvie sont prisonniers d'un modèle capitaliste qui détériore leur lien affectif. Ils jugent leur vie médiocre, se mettent à désespérer ou à haïr tout le monde.

3. La fuite : un nouvel ordinaire vers le vide

« Leurs chemins qu'ils suivaient, les valeurs auxquelles ils s'ouvraient, leur perspectives, leur désirs, tout cela, il est vrai, leur semblait parfois désespérément vide »
(Perec G. , 1965, p. 35)

La société parisienne bourgeoise semble étouffer les personnages, elle les dévore. Elle sera toujours plus écrasante face aux simples aspirations d'un couple des jeunes de vingt-quatre et vingt-deux ans. Pour achever leur volonté il leur faut faire des sacrifices concernant leur liberté et leur travail. Ils ne sont pas prêts, et ils ne le seront jamais. Ils attendent de façon absurde le miracle qui changera leurs vies. Cela n'arrivera pas non plus ; la réalité frappe leur ego quotidiennement : *« Ils rêvaient d'abandonner leur travail, de tout lâcher, de partir à l'aventure. Ils rêvaient de repartir à zéro, de tout recommencer sur de nouvelles bases. Ils rêvaient de rupture et d'adieu »* (Perec G. , 1965, p. 107). A propos de l'influence des publicités dans la société, Michel de Certeau nous dit que la publicité *« cancérisé la vue »*, ainsi, nous observons que la vue de Jérôme et Sylvie est *cancérisée*, dans la mesure où ils obéissent aux standards apparus dans *L'Express*.

La vie à Paris devient insupportable parce que les personnages s'enferment dans leur vision matérialiste. Ils réduisent leur existence à une ambition inextinguible de possession. L'ennemi est en eux-mêmes, et dans leur perception du monde. Pour fuir leur insatisfaction, ils rêvent de partir en voyage. Repérons donc la décoration de leur appartement rêvé ; le navire à aubes, la locomotive de Stephenson, et le portulan. Ces objets sont présentés dans le premier chapitre du roman, comme les éléments symboliques qui constituent leur passion pour le voyage. S'agit-il aussi d'un présage ? Dans la tentative de fuite, et d'une « *nouvelle vie* », une annonce propose des postes de professeurs en Tunisie. Jérôme et Sylvie partent à Sfax, où elle travaille comme professeur de collègue. « *Ils étaient heureux d'être partis. Il leur semblait qu'ils sortaient d'un enfer de métros bondés, de nuits trop courtes, de maux de dents, d'incertitudes* ». (Perec G. , 1965, p. 109) Cependant, leur vie ordinaire change brusquement ; là, où ils pensaient trouver le changement dont ils avaient besoin, ils ne découvrent que du vide, du simple, une opposition abrupte avec style de vie parisien auquel ils veulent inutilement échapper.

Sfax ne leur plaît pas. Les objets de ces lieux ne leur parlent pas comme ceux de Paris. Leur vie à Sfax est montrée comme l'antithèse de leur vie à Paris. Sfax est un endroit extrêmement chaleureux, ils possèdent un grand appartement mais pratiquement vide, et triste. Ils font l'expérience d'une sensation de solitude et de désorientation : « *Rien, finalement, ne les attirait dans cette succession d'échoppes misérables, de magasins presque identiques, de souks confinés, dans cette incompréhensible alternance de rues grouillantes et vides, dans cette foule qu'ils ne voyaient aller nulle part* » (Perec G. , 1965, p. 115). Les rues comme les vitrines à Sfax leur semblent laides. Jérôme ne trouve aucun emploi de psychosociologue, les études de motivation n'existent pas en Tunisie. Il reste sans travail. C'était une perception presque regrettable ; ils sont dépossédés de leur monde. Cette réalité ne leur appartiendrait jamais. Ils restent là comme des inconnus, comme des étrangers. Ils ne parviennent pas à s'intégrer dans la société de ce pays. « *Ils marchaient, silencieux, désorientés, et ils avaient parfois l'impression que tout n'était qu'illusion, que Sfax n'existait pas, ne respirait pas...Nulle invitation chaleureuse, nulle amitié vivace* » (Perec G. , 1965, p. 120). Nous pourrions faire une autre hypothèse concernant la vie de Jérôme et Sylvie en Sfax : la ville leur semble vide car leurs *habitus* ne correspondent pas à ceux de la société sfaxienne. Pierre Bourdieu définit l'*habitus* comme un système de catégories, de perceptions, de pensées, d'actions et d'appréciations, c'est ce qui fait que devant la même situation deux personnes voient différemment, construisent la réalité différemment.

Jérôme et Sylvie ne parviennent pas à comprendre la ville ni ses habitants. Ils essaient de visiter d'autres villes. Ils ne font pas que constater que ce n'est pas le monde dont ils ont rêvé à Paris. Ils ne comprennent pas la beauté de ce pays, parce qu'ils habitent encore dans l'esthétique parisienne. Ce nouvel ordinaire ne

les séduit pas. L'adjectif le plus souvent employé pour désigner leur séjour en Tunisie est *vide*, ce qui nous révèle l'absence d'objets en opposition à la réalité en France. A Sfax ils n'expérimentent pas le désir pour les objets : « *Ils n'achetaient rien, ils ne se sentaient pas attirés. Aucun de ces objets, ne donnait une impression de richesse. Tout ce qu'ils voyaient appartenait à un autre monde, ne les concernait pas.* » (Perec G., 1965, p. 128). Ceci est l'extrait le plus révélateur de la notion d'*habitus* proposé par Bourdieu. La richesse pour eux est un symbole qui fait sens à Paris. À Sfax, ils n'arrivent pas à la percevoir étant donné qu'ils portent avec eux une manière d'être qui ne correspond pas aux *habitus* tunisiens.

A leur retour en France, ils reviennent à Paris, ville qui les attend encore avec toutes ses tentations. Ils ont changé, ils ne contemplent plus l'idée de rêver d'argent. Ils acceptent un poste de responsabilité à Bordeaux où ils prendront la direction d'une agence de publicité. Le paiement leur permettra d'acheter les objets qu'ils ont toujours rêvés. Cette ouverture les place encore vers le vide car le lecteur ne connaît ni les défis ni les enjeux que cette ville leur présentera pendant leur séjour.

SOCIÉTÉ, satiété

– **Michel Leiris, *Glossaire, j'y serre mes gloses***

Pour conclure, nous remarquons l'extraordinaire façon dont la littérature et la sociologie dialoguent pour dévoiler les aspects plus ordinaires des personnages et de la société à laquelle ils appartiennent. *Les Choses* est un roman qui porte une interrogation sociologique du quotidien. Perec met en question les aspirations, les échecs, et les frustrations de tous les jours. Ce premier roman de Perec constitue un tableau général de la société de consommation. Comme nous l'avons mentionné au début de cette dissertation, Perec interroge le rapport entre la littérature et l'ordinaire en passant par les aspects autobiographiques pour dévoiler les aspects profonds et surprenants que deux vies quotidiennes et ordinaires ont pour offrir à l'humanité.

References

Bourdieu, P. (1979). *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris, Francia: Éd. de Minuit .

Brunel, P. (2003). *Les Choses Georges Perec*. Paris, Francia: Hatier.

De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien*. Paris, Francia: Gallimard.

Henderson, S. (2007). *Geroges perec Les Choses*. Paris, Francia: Ellipses .

Perec, G. (1965). *Les choses, une histoire des années soixante*. Paris, Francia: Julliard.

_____. (1989). *L'infra-ordinaire*. Paris, Francia: Éd. du Seuil .

Schilling, D. (2006). *Mémoires du quotidien: les lieux de Perec*. Nord pas de Calais: Presses Universitaires du Septentrion.